

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



BECK Sam et Carl A. MAIDA (dir.), 2015, *Public Anthropology in a Borderless World*. New York, Oxford, Berghahn Books, 388 p., 44 illustr., bibliogr., index (Luc Lelièvre)

Selon Beck et Maida, l'« anthropologie impliquée » (qui nous semble être la traduction la plus appropriée de *Public Anthropology*) est une anthropologie de nature critique à la poursuite de l'amélioration de la condition humaine – une anthropologie de lutte contre les inégalités sociales de tout acabit. Au-delà des discours des politiciens et de ceux des médias, elle tente de se poser en redresseur de torts. Le but affirmé des auteurs, ethnologues et anthropologues, qui ont contribué à cet ouvrage est, entre autres, de montrer leur engagement auprès des populations locales, et ce, à l'ère de la globalisation et du néolibéralisme.

Selon Beck et Maida, l'ouvrage reflète aussi le vécu des auteurs par rapport à un type d'anthropologie dite de participation sur le terrain. En ce sens que cette discipline est tout d'abord scientifique, en plus d'être critique, de même que politique ; elle ne se résume pas à de simples stratégies de collectes de données. Elle est partie prenante dans les cas d'oppression totalitaire ou socioéconomique dans le contexte actuel.

L'ouvrage se divise en trois grandes parties : la première se concentre sur la recherche-action ; la deuxième tente de venir à bout des questionnements quant à cette anthropologie impliquée ; les derniers essais du livre qui forment la troisième partie concernent, plus précisément, la présence de cette anthropologie dans la culture visuelle, les médias, et les formes urbaines. L'une des idées centrales de l'ouvrage est celle de dénoncer la xénophobie, ainsi que les méfaits du néolibéralisme et de la globalisation, qui sont de prétendues sciences.

Mais l'intérêt principal de l'ouvrage tient à ce que la plupart des textes sont de nature autobiographique, ce qui les rend passionnants à consulter.

L'ouvrage permet de comprendre – à la manière de Rob Borofsky et Naomi Schneider, qui ont forgé le terme de *Public Anthropology* – le véritable sens qu'on lui attribue maintenant. Ainsi, ce que partage l'anthropologie appliquée avec l'anthropologie impliquée, c'est l'audacieuse ambition de résoudre les problèmes de l'humanité. Là où l'anthropologie impliquée diffère le plus de l'anthropologie appliquée, c'est dans son obligation redditionnelle de rendre compte au grand public. Dans l'esprit de Borofsky (2011), cela empêcherait, jusqu'à un certain point, les élites en place de commettre les tentants abus qu'on leur connaît habituellement, soit de manipuler à leur guise les résultats des dites recherches anthropologiques, ce qui n'est pas rien.

Dans un article, par ailleurs ponctué de photographies, Udi Mandel Butler écrit, au sujet des groupes locaux et de leur usage du cinéma, de la vidéo, ainsi que de la photo dans les différents contextes socioéconomiques du Brésil (entre autres), que cet usage, donc, a un impact positif sur l'inclusion sociale de ces mêmes individus. Merrill Singer fait le constat troublant que les anthropologues, qui voyagent beaucoup, observent bien souvent les pires abus des pouvoirs politiques en place et les pires inégalités socioéconomiques existantes. Louise Lamphere regrette surtout le fait que les programmes de doctorats en anthropologie, aux États-Unis, ne fassent pas

en sorte que leurs doctorants s'impliquent davantage dans les communautés qui font l'objet de leurs recherches. Elle poursuit en expliquant son parcours personnel en recherche participative. Judith Goode remarque pour sa part les méfaits du néolibéralisme sur les communautés, et met en évidence tous les dommages causés par celui-ci aux populations locales.

Le livre se déplace également sur le terrain du militantisme. Ainsi, Angela Stuesse raconte son expérience avec l'École d'Austin, au Texas; une expérience fort intéressante d'action directe, celle d'une anthropologie radicale, prônant des théories critiques, comme celle de Marx, pour tout d'abord se préoccuper des opprimés, afin de parvenir à moins d'inégalités et, donc, favoriser plus de justice pour les gens. Le très charismatique exposé de Sam Beck amène à comprendre la présence de graffitis et de murales dans les villes tenaillées par la pauvreté. Par ailleurs, ce qui ressort de cet article, ce sont les moyens qu'utilisent les démunis et opprimés des grandes villes pour s'exprimer de la sorte.

En guise de conclusion, il s'agit d'un livre fort agréable à lire. Et ce, nommément, parce qu'il est en bonne partie autobiographique, et qu'il ne s'adresse pas uniquement à un public composé d'experts de la discipline. Il est aussi très intéressant d'y voir la manière dont ethnologues et anthropologues s'y prennent pour dénoncer les injustices et les inégalités commises par les élites, sur le plan local, partout dans le monde.

## **Références**

BOROFKY R., 2011, «Defining Public Anthropology», Center for a Public Anthropology, consulté sur Internet (<http://www.publicanthropology.org/public-anthropology/>), le 28 mai 2016.

*Luc Lelièvre  
Sociologue  
Poularies (Québec), Canada*